

ENTORSE

PHILIPPE MATHIEU



ENTORSE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02666-3

À Tibo, son grand rire

À Corinne, Hugo, Maxime

À mes parents

Je vous trouve attirante... Mes premiers mots adressés à Florence. Était-ce une raison pour la regarder ainsi? Pas vraiment, je le reconnus. Mais j'aime les femmes qui ont mauvais caractère.

Je n'avais pas été accroché par un détail physique. Non, juste une sensation alors qu'elle pénétrait à son tour dans ce café du boulevard des Italiens où je m'étais abrité de la pluie, ce geste énervé pour remettre en ordre ses cheveux mouillés, mouvement dont l'harmonie heurtée m'avait en quelque sorte transporté. Perception ténue, à peine un filigrane à la surface de ma conscience, l'impression d'avoir aperçu la femme de ma vie.

Cinq ans après, mes derniers mots à Florence furent les mêmes.

Au terme d'une mise au point plus désabusée qu'orageuse, elle m'avait posé cette ultime question : Pourquoi es-tu resté avec moi ? Parce que tu m'attires, fut la réponse que j'estimai adéquate. Et plutôt sincère, je me trouvais toujours dans la fascination qui m'avait saisi au premier jour.

Pourtant, je le savais, à ses yeux cette attraction avait perdu son sens. Envolé, le mystère des forces électromagnétiques unissant deux aimants. N'apparaissait plus que la mécanique fatiguée d'un couple déjà englué dans les habitudes de la vie à deux.

Elle me regardait, loin de moi. Je compris que cette question, elle se l'était d'abord posée : Pourquoi suis-je restée avec lui ? Et elle n'y avait pas trouvé de réponse. Alors elle me laissait là, dans notre appartement qu'elle quittait un sac de voyage au bout de chaque bras, un petit papier quadrillé sur la table de la cuisine, mardi 9 heures, jour et heure convenus avec l'entreprise de déménagement qui emporterait sa part de mobilier vers cet autre appartement loué sans rien m'en dire, que je ne connaîtrais jamais.

La première nuit solitaire passée dans notre lit commun me permit d'explorer les différentes phases de l'insomnie. Demeurer ainsi, enfermé entre les murs de mon appartement, me rappelait ces histoires d'enterrés vivants dont on retrouve les traces d'ongles sur les parois des cercueils.

Au petit matin, je rassemblai l'indispensable dans une valise à roulettes munie d'une poignée de tirage, déposai un deuxième papier quadrillé sur la table de la cuisine où j'expliquais en quelques mots la situation à Florence, fermai la porte à clé derrière moi et glissai cette clé dans la boîte à lettres. Le son métallique de sa chute n'eut pas l'intensité que j'avais espérée.

Je m'éloignai de chez moi à pied, comptant mes pas. J'avais décidé que chacun d'eux m'apporterait sa petite dose

de tranquillité d'esprit. Cette sérénité accumulée ne me donnait cependant pas le sentiment d'être prêt à changer totalement d'environnement.

Le réceptionniste de l'hôtel croisé au début de la rue de Provence affirma que j'avais beaucoup de chance, il disposait d'une chambre libre. J'y déposai ma valise avant de me rendre au bureau, déterminé à trancher dans le vif.

*

J'avais besoin de mouvement. Comme des impatiences dans les jambes. Et tout autant l'envie de rester spectateur, regarder mon histoire virer à la déconfiture sans lutter. Je me disais que c'était bien moi ça, vouloir être dedans et dehors tout à la fois. Je me disais que j'avais deux possibilités. Je les énumérai.

1 – Rentrer chez moi, attendre, observer le plafond, dormir.

2 – Foutre le feu à mon appartement, sortir dans la rue et tirer sur tout ce qui bouge.

Je me disais qu'avec un peu de chance je pourrais trouver un compromis entre les deux. Je me disais que plus vraisemblablement, je ne choisirais rien.

Annabelle me demanda machinalement comment j'allais. Je profitai de l'occasion :
– Fatigué, j'ai besoin de vacances.

Ma boss me regarda par-dessus ses lunettes, avant de les ôter ainsi que le faisait ma mère autrefois lorsque je venais lui demander une permission, mais avec quelque chose de plus sexuel dans la manière dont elle porta une branche à ses lèvres, geste machinal pour l'une comme pour l'autre si ce n'est que, enlevant ses lunettes de presbyte, Annabelle me distinguait mieux, tandis que ma mère, atteinte de myopie, semblait de la sorte refuser de me voir.

Comparer ma patronne à ma mère ne m'avancait à rien, j'enchaînai sur mon besoin de vacances. Cette semaine, ce serait bien.

Annabelle marqua un temps d'hésitation, ce moment de suspens qui souligne l'effort consenti pour vous, creusement d'une dette dont l'entreprise, ainsi qu'une ardoise de bistrot, tient une comptabilité aussi informelle que scrupuleuse, et dont il faudra bien un jour s'acquitter.

Derrière elle, une fenêtre donnait sur un ciel au bleu intense – de ceux qui donnent envie de s'envoler en ouvrant les bras. De l'autre côté de la rue, un immeuble haussmannien restructuré en bureaux, tout semblable au nôtre, dans lequel d'autres salariés, tout semblables à nous, s'agitaient avec plus ou moins de conviction.

La période était creuse, Annabelle accéda à ma demande. Je devais juste m'assurer qu'Arthur fût bien au fait de tous les dossiers en cours. Arthur, le collègue avec lequel je partageais vingt mètres carrés exposés plein ouest.

Je me souvins de mon entretien de recrutement. La première phrase d'Annabelle, identique à celle que je venais de prononcer, j'ai besoin de vacances. Parce qu'elle avait posé devant elle le CV d'un autre candidat. Songeant alors à ma dernière

discussion avec Florence, aux mêmes mots utilisés à cinq ans d'intervalle, il me parut évident que ces répétitions n'étaient pas fortuites, mais plutôt la fermeture d'une boucle.

J'hésitai un instant à démissionner sur-le-champ. Rien qui soit de nature à remettre en cause la qualité de ton management, aurais-je rassuré Annabelle. Juste une habitude, je compense toujours une rupture sentimentale par une rupture professionnelle. Une manière comme une autre de reprendre la main sur mon existence.

C'était mon intention en quittant l'hôtel, démissionner. Et puis, face à Annabelle, j'avais été saisi d'une inquiétude. N'y avait-il pas au bas de mon contrat de travail quelques lignes concernant une période de préavis? Aucun doute, une lettre de démission m'éviterait des discussions interminables.

C'est un enfant fugueur, prétendait volontiers ma mère. Drôle d'affirmation vu que je n'ai jamais fugué. Tout au plus avais-je tendance à me perdre. Plus souvent, il est vrai, alors que j'étais en sa compagnie. J'échappais à son attention.

Mais, en réalité, nous étions rarement ensemble hors de l'appartement, si ce n'est pour faire des courses. Au marché. Elle aimait aller au marché. Je l'entendais s'écrier, mais où est-il encore passé! Je continuais d'avancer, elle me rattrapait. Je n'ai jamais disparu.

Il était 11 heures ce lundi, et j'observais ma valise, me demandant s'il était utile d'en transférer le contenu dans le placard situé à droite du lit, tant je commençais à percevoir qu'il me serait difficile de rester longtemps dans cet hôtel. La dernière demi-heure avait déjà été longue à passer.

Il était lundi 11 heures, et je constatais que l'envie dont j'avais été saisi au réveil, de voir le monde s'embraser, s'était évanouie, laissant place à une morne indifférence que je connaissais mieux, qui m'écœurerait.

Il était 11 heures tout juste passé, ce lundi, et je m'interrogeais sur ce qui occupait Florence en cet instant précis. Était-elle également assise sur le coin de son lit à se demander quoi faire de sa vie? Et d'abord, disposait-elle d'un lit, avait-elle

acheté de nouveaux meubles? J'avais jusque-là évité de réfléchir aux conditions du départ de Florence, à cet appartement qu'elle avait loué, au rendez-vous avec l'entreprise de déménagement, à ces préparatifs inexorables menés dans une discrétion telle que rien n'avait attiré mon attention, à moins que cela n'eût tenu au peu d'intérêt que j'avais porté à ses activités ces derniers jours, ou même derniers mois. Pas dernières années, espérais-je.

Il était lundi, à peine plus de 11 heures, et la question de savoir si Florence était seule dans son nouvel appartement commençait à me préoccuper.

*

Je ne défis pas ma valise. Le café que je croisai à l'angle de la rue Cadet proposait une terrasse ensoleillée, de la bière fraîche et un serveur aimable. Il était onze heures trente, la demi-heure suivante se présentait bien. J'avais cependant l'impression que progresser ainsi dans la vie, comptant l'écoulement des demi-heures, finirait par me peser.

Ces derniers temps, je n'avais pas remarqué de changement dans l'attitude de Florence. Même si nos soirées se voyaient plus souvent qu'autrefois accaparées par la télévision, nous sortions encore à un rythme raisonnable, recevions nos amis, fréquentions différents cafés. Et des moments de rire. Et des conversations, peut-être dictées par ma difficulté à laisser s'établir le silence entre nous. Des disputes aussi, ni plus ni moins, me semblait-il, que les autres couples de notre entourage.

Non, vraiment rien de particulier, le petit ennui quotidien. Je ne pensais pas que l'on pût raisonnablement attendre beaucoup plus d'une relation après cinq années de vie commune, cinq ans à voir le même visage tous les matins, et encore le même chaque soir. Qui peut prétendre se montrer surprenant, ou ne serait-ce qu'intéressant, cinq années d'affilée ?

Avoir été largué en l'espace d'une petite heure – il n'en avait pas fallu davantage à Florence pour tirer le bilan de notre relation et conclure sur son absence d'avenir – me poussait sans doute à une vision trop pessimiste de la vie de couple. Mais, en cet

instant, je n'avais pas le sentiment que le fait de m'être retrouvé aussi brutalement célibataire altérerait ma conception du jeu amoureux. Soyons honnête, j'avais plutôt tendance à penser que tout était de la faute de Florence.

Une demi-heure tranquille face à moi, rien à entreprendre. Mais je ne parvenais pas à en profiter. Quelque chose clochait. J'avais pourtant toujours été à l'aise dans les moments de vacance. Cette aptitude avait disparu en ce lundi matin.

Il était temps de réagir. Et d'abord, avais-je vraiment envie, ou besoin, de penser à Florence? Bien sûr, je pouvais essayer d'analyser les raisons de son départ, mais cela ressemblait fort à la douloureuse pénétration dans un tunnel sans fin prévisible. Ou alors, passer à la suite en fonçant vers l'inconnu sans regarder en arrière, m'inventer une nouvelle vie... je n'étais pas certain d'en trouver l'énergie.

Une troisième route m'apparut alors. Me laisser porter par les événements. Ainsi, ma trajectoire ne se modifierait pas sous l'effet de la pensée, qui demande un

certain temps de déploiement, mais serait soumise aux aléas d'impulsions nées de sensations, de ces petites perceptions qui vous font agir sans en avoir conscience, insensibles courants sous-marins affleurant la surface, entraînant le nageur vers le large sans qu'il s'en aperçoive.

Elle résonnait en moi cette métaphore marine, larguer les amarres, dériver, couler. Des bribes d'Apollinaire me traversèrent, nageurs morts, corps blancs des amoureuses... la chanson du mal-aimé.

Palavas-les-Flots. La métaphore marine m'avait mené jusque-là. Gare de Lyon, le TGV pour Montpellier, un bus moite à la gare routière, ma valise posée non loin de moi à l'extrémité de deux sillons sinueux creusés dans le sable par ses roulettes, juste à côté de mes chaussures et chaussettes, sur la plage de Palavas, agréable chaleur d'un après-midi de mai finissant. Je m'endormis là. Et rêvai.

Disons que je sus, au réveil, avoir rêvé mais sans autre trace que des images effilochées impossibles à identifier. J'avais un peu froid. Je devais avoir transpiré sous le soleil puis, le jour déclinant, le vent se levant, eh bien je commençais à me refroidir. La mer devant moi s'était muée en une plaque grise immobile sous laquelle se concevaient de lourds cauchemars.

Une voiture de police, vide, était garée au bord de la plage. Elle avait sans doute amené là ces deux fonctionnaires en uniforme dont l'un venait de me réveiller en me secouant.

– Monsieur, le camping est interdit sur la plage.

Je me relevai. Je compris qu'ils ne savaient que penser de la situation. Je portais toujours les vêtements que j'avais sur moi pour aller au bureau ce matin, costume et même cravate que je n'avais pas songé à dénouer. Avais-je l'air d'un campeur? Non, pensaient-ils certainement. Mais mon allure incongrue n'était-elle pas plus inquiétante à leurs yeux?

– Je ne campe pas. Un ami doit venir me chercher mais il est retenu au travail. Je l'attends.

J'avais effectivement un ami à Montpellier. Pierre, que je connaissais depuis si longtemps, aujourd'hui professeur dans une école de commerce de la ville.

Je devais l'appeler. Je ne l'avais pas fait jusque-là à cause du TGV. J'avais compté sur la puissance de sa motorisation pour

m'éloigner de Florence mais son mouvement m'en avait en fait subrepticement rapproché en me déposant dans ces rues chaudes aux immeubles refermés derrière leurs balcons de fer forgé, décor d'une ville du Midi qui m'avait rappelé cette légère trace d'accent que Florence conserve de sa jeunesse passée à Marseille.

Les policiers étaient repartis après s'être enquis de mon identité, rassurés par la présentation de la carte plastifiée adéquate.

Je regardais devant moi. La Méditerranée à cet endroit ne ressemblait pas à la Méditerranée. Trouble et sablonneuse, un prolongement du Rhône, encombrée encore des alluvions transportées là par le fleuve. Je marchai jusqu'au bord de l'eau. Je ne pouvais dépasser cette ligne de séparation sur laquelle venait s'éteindre un clapotis découragé, frontière impalpable et pourtant infranchissable, à moins de songer à gagner les côtes de l'Afrique à la nage ce dont, quoique bon nageur, je ne me sentais pas capable, d'autant que je n'aime pas voyager et que je n'étais pas non plus

attiré par l'idée de me noyer dans une eau trop salée.

Je demeurai un instant à penser aux diverses formes de noyades, chutes à l'eau accidentelles, suicides, naufrages et même baignoires, puis envisageai l'idée de ma propre mort, question que les statistiques démographiques d'un pays occidental ne rendaient pas pressante, mais enfin, face à la mer, en l'absence de limite perceptible, l'ampleur du sujet me semblait plus adaptée qu'une réflexion, ce n'est qu'un exemple, sur l'utilité de poster dès ce jour ma lettre de démission.

Si je ne parvenais pas à me décider à appeler Pierre, c'était aussi que, chez Pierre, il y avait Mathilde.

En rentrant de la piscine, nous raccompagnions Mathilde chez elle. Une maison de banlieue en meulière, une glycine couvrait le long de la grille.

Nous avons une dizaine d'années. Nous ne nous embrassons pas en nous séparant. Je veux dire même pas de bise. Juste quelques mots comme salut, à demain. J'aurais bien voulu poser mes lèvres sur ses joues mais, outre que je n'osais pas, je me doutais que Pierre en ferait autant.

Tout cela viendrait plus tard, les baisers, les mensonges.

Un récent déménagement avait transporté Pierre et Mathilde au centre du vieux Montpellier. De leur nouvel appartement à ma plage, il fallait bien compter trois quarts d'heure aller-retour. Pierre ne m'en fit pas la remarque, même à 9 heures du soir après une journée de travail. Il affirma au contraire que cela tombait bien, qu'il devait de toute manière ressortir pour passer chez une collègue. Une histoire de chat à garder. Ou plus précisément une histoire de collègue. Le chat n'avait rien demandé, c'était sa maîtresse qui partait pour trois jours de congé. Je m'étonnais que Pierre se fût laissé imposer ce genre de corvée, ce n'était pas dans ses habitudes.

Il ne nous fallut guère plus d'une dizaine de minutes pour franchir la distance séparant ma plage du trottoir situé au pied de

l'immeuble où logeait l'animal. Pierre m'interrogea sur les raisons de ma présence à Palavas. Besoin de vacances, expliquai-je. Puis il me parla de son propre chat, ou plutôt de celui qu'il avait offert l'année précédente à Mathilde, dont il espérait que le mauvais caractère, du chat, pas de Mathilde, ne poserait pas de problème à l'occasion de cette cohabitation avec un congénère. Je lui assurai que non, les chats sont extrêmement sociables. Je ne connaissais rien aux chats.

– Je n'en ai pas pour longtemps, dit Pierre.

J'effectuai un signe de la main accompagné d'une mimique indiquant que je n'étais pas pressé. Il m'avait proposé de monter avec lui, j'avais refusé en dépit de son insistance. L'heure ne me semblait pas encore à la rencontre d'inconnues. J'ouvris la fenêtre. Nous nous trouvions dans les faubourgs de Montpellier, la chaleur ici n'avait pas été dispersée par le vent du bord de mer.

Pierre réapparut sur le trottoir. Il portait une cage grillagée dans l'obscurité de laquelle se devinait un mouvement. Je profitai du reste du trajet pour lui annoncer qu'en fait Florence m'avait quitté, que j'avais éprouvé un soudain besoin d'éloignement. Il eut quelques mots de circonstance laissant deviner le malaise que lui procurait cette nouvelle. Je n'aurais su dire si cette gêne était due à la difficulté d'exprimer une compassion – Pierre n'est pas homme à formuler ses sentiments – ou à l'idée de devoir héberger un ami en pleine dislocation conjugale, avec tout ce que cela risquait d'entraîner comme moments d'épanchements – Pierre n'est pas davantage homme à écouter des flots de confidences intimes.

Mais ce trouble avait peut-être une autre origine, nous n'étions plus vraiment proches depuis pas mal d'années.

*

Mon arrivée passa pour ainsi dire inaperçue aux yeux de Mathilde. Pierre et elle furent aussitôt pris dans la nécessité de faire

accepter leur nouveau locataire, je veux dire la bête de la cage, pas moi, à leur propre chat. Leur chatte, pour être précis. Siouxsie. Ce nom ne me surprit pas. Mathilde a toujours eu un goût prononcé pour le rock féminin et particulièrement Siouxsie and the Banshees, vieux groupe – elle le qualifiait plutôt de mythique – découvert en je ne sais quelles circonstances, dont elle m’a souvent infligé l’écoute. Or Siouxsie avait hérissé le poil et redressé la queue dès qu’elle avait aperçu la cage au fond de laquelle se terrait ce que je compris à ce moment être également une chatte, nommée Rosa pour une raison que j’ignorais alors.

Les présentations ne se passaient décidément pas bien. En dépit des efforts de Pierre, Rosa refusait de sortir de sa cage. Siouxsie rôdait autour, émettant une sorte de feulement continu assez semblable à des vagissements de nouveau-né, en plus menaçant.

– Elles n’ont pas l’air de s’entendre, constata Pierre... Si on essayait sur la terrasse? Peut-être qu’à l’air libre, Rosa aura moins peur.

Pierre enseignait le management des organisations, je n'étais pas sûr que la psychologie animale fit partie de son domaine de compétence. Mathilde ne semblait pas plus convaincue. Ils sortirent cependant mettre en application sa théorie sur la terrasse. Une grande terrasse, à moitié couverte par une avancée du toit, bordée de plantes locales en pots, équipée d'une table et de chaises, d'un parasol replié dans un angle, et d'une chaise longue, une seule, m'étonnai-je intérieurement.

Pierre avait refermé la porte-fenêtre derrière eux mais je n'avais pas besoin du son pour comprendre que sa théorie présentait quelque faille. À un moment, il introduisit sa main dans la cage, l'en ressortit vivement. Mathilde posa Siouxsie sur le sol, puis reprit la bête dont les griffes luisaient dans la pénombre, la posa de nouveau. Pierre lui dit quelque chose, elle répondit. Les expressions de leurs visages semblaient indiquer que la mésentente des chats déteignait sur leur couple, je ne pus retenir un sourire.

– Qu’il se débrouille avec la chatte de sa collègue, dit Mathilde en rentrant dans la pièce. Viens, je vais te montrer ta chambre.

Je la suivis avec ma valise dans un long couloir blanc qui contournait la cuisine avant de s’achever face à une porte verte ouvrant sur une petite pièce, blanche elle aussi, dont la porte-fenêtre donnait sur un balcon étroit orienté à l’est.

– Je te laisse t’installer, je vais voir si Pierre s’en sort... Ça va, toi?

En prononçant ces derniers mots, elle avait posé sa main sur mon épaule, un geste plus appuyé que ne l’eût nécessité une question de pure forme. Sans doute Pierre ne lui avait-il pas parlé que de chats sur la terrasse. Je ne savais que répondre, je la pris dans mes bras.

– Viens nous rejoindre, on va boire un verre, dit-elle en se dégageant.

Une chambre d’amis peu meublée. Un lit pour deux au bord duquel je venais de m’asseoir seul, une armoire ancienne en bois sombre, un petit bureau et sa chaise. Pour toute décoration, un tableau de

Mathilde, enfin peint par Mathilde, en tête de lit. Un dépouillement qui laissait l'imagination se déployer sans obstacle.

La situation me rappelait la chambre d'hôtel de la rue de Provence. En moins déprimant, pour une raison que je tentai d'identifier... Il ne s'agissait pas d'une simple question d'ameublement... Non, l'impression venait d'ailleurs. Peut-être en partie du changement de latitude qui se devinait moins par la chaleur, à Paris aussi il faisait chaud, que par l'ensemble architectural composé du balcon, de sa balustrade verte en fer forgé et de l'immeuble en arrière-plan, au crépi écaillé laissant apparaître une couche précédente, plus ocre, immeuble dont la proximité indiquait le souci de se protéger du soleil par l'engoncement de la ville dans des ruelles étroites.

Jouait sans doute aussi la présence, au bout du couloir, de personnes connues, à qui je pouvais parler, ce que je ressentais en cet instant comme une opportunité, sans être certain de vouloir la saisir. Jouait surtout le fait qu'il s'agissait de Mathilde, là, au bout du couloir... Mathilde, cela semblait si loin... Si loin et pourtant c'était vers

elle que j'avais souhaité être transporté par le TGV, bien qu'elle m'eût préféré Pierre cinq ans auparavant... Je pensais m'en être remis, c'était vieux tout ça... De l'histoire ancienne, et pourtant cet hiver... Elle était montée à Paris pour une exposition. Avec Pierre, elle avait logé chez nous une semaine. Je n'étais pas préparé à retrouver cette intimité. Un soir, je l'avais prise dans mes bras, au sortir de la salle de bains, enlacement auquel elle s'était abandonnée un instant avant de me repousser sans un mot.

Ce moment trouble aurait pu rester sans conséquence mais, à la fin de cette même semaine, un autre événement avait donné un nouvel éclairage à ma relation avec Florence.

Un enchaînement de circonstances. D'abord un appel de la collègue de Pierre à qui ils avaient confié leur chat – s'agissait-il déjà de la propriétaire de Rosa? Un problème familial, elle ne pouvait plus s'en occuper. Pierre était redescendu à Montpellier. Nous avons donc fait ménage à trois, sans incident jusqu'au dernier soir où Mathilde était allée dîner chez ses parents.

Ce même jour, j'avais de mon côté un projet à terminer pour un client important, projet qui avait mobilisé le service jusque tard dans la soirée. En sortant, mes collègues avaient décidé d'aller boire un verre. Sans trop savoir pourquoi, je les avais accompagnés dans ce bar où je rencontrais cette femme qui me plut mais dont j'ai oublié le nom, et je me trouvais encore dans la sensation du corps de Mathilde contre le mien devant la salle de bains, son odeur retrouvée, et finalement cette femme – comment est-il possible que même son visage ne me revienne pas? – dans son appartement dominant la gare de Pont-Cardinet, que j'avais quittée bien avant l'aube. Et puis j'avais marché longtemps dans les rues froides au long des voies ferrées échappées de Saint-Lazare, toujours pris dans l'odeur de Mathilde.

Enfin, le ciel s'éclaircissant, je m'étais décidé à rentrer. Hésitation devant la porte close, et puis la clé dans la serrure, et j'avais tout raconté à Florence. Le projet, les collègues épuisés, le bar, les verres, tu sais que je ne supporte pas l'alcool, et ensuite le besoin de marcher, escamotant tout au plus

l'étape de l'appartement étranger. Petite mécanique de l'adultère.

Ce que j'ignorais tandis que je me justifiais, et que Florence m'exposa, c'était que Mathilde aussi avait découché cette nuit-là, pour une raison dont elle nous fit le récit à son retour, l'abus des bons vins de son père qui l'avait incitée à rester dormir chez ses parents. Mais cela, on ne l'apprit que plus tard, si bien que Florence ne manqua pas de souligner avec humour la coïncidence de nos disparitions. Mes explications se firent plus troubles, tant il était évident que ce qu'elle soupçonnait, et qui ne s'était pas produit, correspondait en tout point à la réalité de mes désirs.

Au cours des jours suivants, il m'apparut que Florence n'était pas du tout préoccupée par la question de savoir si je lui avais menti ou pas, mais plutôt par le fait que mon éventuelle infidélité lui importait peu.

Et comme on est toujours puni par où l'on a péché, il est bien possible que de cette nuit soit née sa décision de me quitter.